

UN BIENFAITEUR DE L'HOPITAL NOTRE-DAME.

Feu M. C. P. HÉBERT

Le rapport succinct des opérations de l'Hôpital Notre-Dame, pour l'année 1906, nous fournit l'occasion de remémorer le souvenir de l'un des plus insignes bienfaiteurs de cette belle institution philanthropique.

La mort de M. Hébert, en juillet 1906, président du bureau de direction, fut une rude épreuve pour l'Hôpital Notre-Dame, qui perdait l'un de ses fondateurs les plus zélés ; un de ceux qui avaient vu naître et grandir l'œuvre à travers les phases quelquefois si pénibles de son évolution.

M. Hébert a toujours pensé — et il en a fourni des preuves — que le citoyen influent et riche devait consacrer une part de son temps à quelque œuvre philanthropique afin de procurer un peu de soulagement aux déshérités de ce monde.

C'est cette pensée qui le guidait, depuis 27 ans qu'il s'intéressait effectivement à la direction de l'hôpital.

À la tête d'une des plus importantes maisons de commerce du pays, directeur de plusieurs institutions financières renommées, M. Hébert trouvait le temps, le soir, d'aller siéger à l'hôpital dont il s'efforçait, chaque jour, d'améliorer les conditions matérielles et pécuniaires. Son dévouement le porta même, un jour à assumer, de concert avec ses collègues, la responsabilité d'une transaction financière considérable mais indispensable au maintien de l'institution.

En même temps, il s'occupait de faire sousscrire le public par des remises mensuelles qu'il sollicitait lui-même de porte en porte ou de ses amis directement. Nous pouvons affirmer, en tenant compte d'une somme de \$4,000.00 ou plus qu'il versait ainsi, chaque année, entre les mains du trésorier, que l'hôpital a reçu, de ce chef seulement, plus de \$75,000.00. C'est un chiffre considérable si l'on tient compte de notre égoïsme et des démarches nombreuses que cette besogne a dû nécessiter. Car, n'allez pas croire que c'est une tâche agréable que de demander de l'argent au nom d'une institution de laquelle on attend rien, bien souvent, et contre laquelle on est souvent prévenus. Que ceux qui n'ont aucun rapport avec le public en fassent l'expérience, et ils jugeront mieux que nous ne pouvons l'écrire quelle somme de dévouement, de patience et d'abnégation il faut pour affronter un tel péril, chez nous.